

Stefan HEIDEMANN, *Das Aleppiner Kalifat (A.D. 1261). Vom Ende des Kalifats in Bagdad über Aleppo zu den Restaurationen in Kairo*. Islamic History and Civilization—Studies and Texts, vol. 6, Leiden 1994 (E.J. Brill), 424 pages, 20 planches.

La chute du califat abbaside de Bagdad (1258) ainsi que sa restauration par le sultan mamlok Baibars au Caire (1261/62) ont été l'objet de plusieurs études spéciales. Ce qui manquait jusqu'à présent, c'est une présentation de toute cette époque de cinq ans pendant laquelle l'office suprême de l'Islam était vacant et les prétendants foisonnaient. Au moins une demi-douzaine de soi-disants princes abbassides se sont présentés alors en Irak et en Syrie pour revendiquer la succession du Prophète.

Le livre de Stefan Heidemann—une thèse soumise à la *Freie Universität* de Berlin en 1993—a été inspiré par un dirham frappé à Alep en 659/1261 au nom du calife abbaside al-Ḥākim bi-amri Allāh—le même qui, un an plus tard, sera intronisé au Caire par Baibars comme deuxième calife "mamlok". La vie de cet homme est le fil conducteur du livre de Heidemann. Prétendu descendant du calife abbaside al-Rā'id billāh (529-530/1135-36), le prince Abū l-'Abbās Aḥmad a plus de trente ans au moment de la conquête de Bagdad par les Mongols. Après s'être caché pour un certain temps, il quitte la ville clandestinement avec trois compagnons (dont Ibn al-Bannā', son biographe, cité par al-Yunīnī) pour chercher refuge chez les Bédouins nomadisant à l'ouest de l'Euphrate—d'abord chez les Ḥafāḡa du bas Euphrate, où il arrive en juin 1259, puis plus au nord chez 'Īsā b. Muḥannā, chef du clan des Āl 'Alī. C'est ce chef bédouin qui, en tant qu'*amīr al-'arab*, recommande son protégé à son suzerain, l'émir ayyoubide de Damas al-Nāṣir Yūsuf. Mais cette première tentative de trouver un protecteur puissant est un échec: vers la fin de 1259 les Mongols traversent l'Euphrate à al-Bīra et menacent la Syrie, et le prétendant abbaside préfère ne pas quitter la *bādiya*.

La 3 septembre 1260 l'armée des Mongols est écrasée à 'Ain Ḡālūt, et le vainqueur, le sultan mamlok Quṭuz, s'établit à Damas pour réorganiser les provinces syriennes. D'après le récit d'Ibn al-Bannā', notre seule source pour les débuts de la carrière du futur calife al-Ḥākim, celui-ci lance un deuxième coup d'essai; le médiateur est de nouveau son protecteur bédouin Ibn Muḥannā auquel Quṭuz a donné en fief la ville de Salamiyya. Quṭuz cherche le contact avec le prince abbaside, et—toujours d'après Ibn al-Bannā'—un émissaire du sultan, l'émir Qiliḡ, vient chercher l'Abbaside dans la *bādiya*, le reconnaît comme calife et lui rend hommage. Ce premier "califat" d'al-Ḥākim bi-Amr Allāh—s'il a existé vraiment—n'a pas laissé de trace dans la numismatique de l'époque. Les monnaies de cuivre que Quṭuz fait frapper à Damas ne présentent pas le nom d'un calife; ils sont frappées au nom de Quṭuz qui se présente sous les titres d'*al-sultān al-malik* et *fāṭih bilād al-Šām*.

Peu après, le "calife" se met à la tête d'une armée composée de contingents des tribus bédouines de la Syrie orientale et descend la vallée de l'Euphrate; les villes de 'Āna, al-Ḥadiṭa, Hīt et al-Anbār sont prises. Nous ne savons pas si al-Ḥākim avait vraiment l'intention—et la force—d'oser un coup de main sur Bagdad; après une escarmouche avec des forces mongoles au nord de Bagdad en novembre 1260 les Bédouins doivent se replier devant des renforts que les Mongols se hâtent de concentrer.

A ce moment, le sultan Quṭuz n'est plus vivant; de retour d'Égypte, il a été assassiné en octobre par un groupe de ses émirs, et Baibars a été reconnu comme sultan par ses conjurés. De nouveau, les projets du prétendant abbaside semblent s'effondrer; mais aussitôt, un nouveau protecteur entre en scène: c'est l'émir Āqqūš al-Burī, ancien combattant de la bataille de 'Ain Ḡālūt, nommé gouverneur de la Palestine par Quṭuz. Tombé en disgrâce sous Baibars pour des raisons que nous ignorons, il évite l'arrestation en se sauvant à Alep (Mai 1261), où, aussitôt, le prince abbaside se présente pour se faire reconnaître comme calife. L'émir Āqqūš lui rend hommage, probablement vers la fin du mois de juin 1261, évidemment ignorant que, quelques jours seulement auparavant, le sultan Baibars avait intronisé au Caire un autre Abbaside, al-Mustaṣṣir billāh (13 juin 1261). Le dirham frappé par Āqqūš à Alep en 659/1261, dont plusieurs exemplaires sont conservés, présente à l'avant le nom et les titres du calife: *al-imām al-Ḥākīm bi-Amr Allāh Abū l-'Abbās Aḥmad amīr al-mu'minīn*; l'inscription du revers, cependant, ne montre pas le nom d'Āqqūš, mais celui du sultan Baibars, groupé autour d'un lion (ou une panthère), l'animal héraldique de celui-ci. Évidemment, l'émir disgrâcié s'est-il efforcé de regagner la grâce du sultan, ce qui, d'ailleurs, est confirmé par les sources écrites, et—d'après Heidemann—dans ce jeu, il a essayé de jouer son "calife" comme atout: "dans ces conditions, Baibars aurait dû être intéressé à la personne du calife, et aurait dû engager des négociations avec Āqqūš al-Burī" (page 143).

Heidemann montre que toutes ces intronisations de princes abbasides ont été le résultat de tels raisonnements tactiques à court terme et à but limité. Une restauration véritable du califat n'était plus à l'ordre du jour; le sultanat mamlouk, une fois établi et légitimé par le calife al-Mustaṣṣir, pouvait désormais se passer de tout calife. Heidemann met en relief la rupture totale avec la tradition politique de l'islam ("Bruch der alten Ordnung," p. 174): "Ce n'est plus le sultan qui a besoin du calife pour faire reconnaître sa position légitime, mais plutôt le calife qui a besoin du sultan pour être reconnu" (p. 144).

Heidemann appuie sa thèse surprenante (mais convaincante) par les événements qui culminent dans la deuxième restauration du califat abbaside au Caire et le troisième califat d'al-Ḥākīm bi-Amr Allāh. Après s'être débarrassé de son premier calife al-Mustaṣṣir qui trouve la mort dans une campagne sans chance de succès en Irak (novembre 1261), Baibars ne s'apprête pas du tout à introniser un nouveau calife; le sultan mamlouk fonde sa légitimation sur ses propres mérites en tant que champion de la foi et défenseur des terres d'Islam contre les Mongols infidèles. Al-Ḥākīm qui enfin croit son heure venue, est incarcéré lors de son arrivée au Caire (fin février 1262) et passe neuf mois dans une tour de la citadelle. "En Égypte, . . . il n'y avait plus besoin d'un calife pour légitimer le pouvoir . . . A en juger par l'application de la *sikka*, il semble qu'à long terme, il (Baibars) avait l'intention de supprimer l'institution (du califat)" (p. 157); sur les monnaies de Baibars le nom du premier calife al-Mustaṣṣir est remplacé par la *ṣahāda*.

La nouvelle intronisation d'al-Ḥākīm le 16 novembre 1262 dans le Grand Īwān de la citadelle est de nouveau un coup tactique sur l'échiquier politique du jour: quelques jours auparavant, une délégation envoyée par Berke, le khan de la Horde d'Or, avait fait son entrée dans le Caire, et Baibars qui espérait gagner le khan devenu musulman depuis peu comme allié contre les Mongols, s'empresse de mettre en scène une sorte de comédie ("Schauspiel," p. 165): en toute hâte le secrétaire Ibn 'Abd al-Zāhir doit composer une généalogie du "calife" qui remonte au

Prophète lui-même (!); cette généalogie est confirmée par le *qādī l-quḍāt*, et une semaine plus tard al-Ḥākim bi-Amr Allāh est proclamé calife dans un *maḡlis al-‘amm* solennel auquel assistent les ambassadeurs de la Horde d’Or. Le nouveau calife de son côté délègue des ambassadeurs qui doivent encourager le khan au *ḡihād* contre les Mongols infidèles. Après coup, le pion est pris de l’échiquier; de temps en temps le sultan se sert du calife pour orner les relations diplomatiques avec la Horde d’Or, mais lors de la désignation de Baraka, fils de Baibars, comme héritier présomptif du trône, en août 1264, le calife est complètement oublié; il semble avoir été absent de toutes les cérémonies, et le diplôme d’investiture le passe sous silence; la succession de Baraka y est justifiée exclusivement par les succès militaires de Baibars contre les Mongols et par le principe dynastique. “On n’avait plus besoin du calife ni pour la représentation à l’intérieur ni pour faire impression sur des pouvoirs extérieurs” (p. 173).

A partir de l’été 1266, le calife al-Ḥākim est mis sous privation de sortie; sur les monnaies son nom est supprimé—en Égypte d’abord, puis en Syrie; il n’est libéré que 28 ans plus tard, en novembre 1292, sous le règne d’al-Ašraf Ḥalīl, dont la succession au trône s’était passée sans le concours du calife. Ḥalīl inaugure une nouvelle politique de conquêtes en Arménie, et il se sert de nouveau du calife abbaside qui, à l’anniversaire de la mort de Qalāwūn et au tombeau de celui-ci, appelle au *ḡihād* et à la reconquête de Bagdad—simple porte-parole de la propagande du sultan. Puis le calife disparaît de nouveau dans l’obscurité. Le premier sultan après Baibars qui se soit servi du calife pour se faire publiquement introniser c’est l’usurpateur Lāḡīn en 1296. Le 19 janvier 1302 le calife al-Ḥākim meurt à l’âge de plus de soixante-dix ans.

Le livre très riche de Heidemann qui présente l’histoire de la restauration du califat abbaside en Syrie et en Égypte sous des aspects tout à fait nouveaux, est complété par un catalogue raisonné exhaustif (pages 205-370) de la numismatique de l’époque (avec 20 planches) qui donne à l’histoire événementielle un fondement chronologique exact et jette une lumière nouvelle sur les constellations changeantes du pouvoir en Syrie et en Mésopotamie.